

MIGRANTS

LE PIÈGE D'ATHÈNES

Chassés par la guerre ou la misère d'Afrique, d'Afghanistan ou de Syrie, ils croient tenir leur chance en arrivant en Grèce. Et se retrouvent dans une prison à ciel ouvert. Celle d'une capitale rongée par la crise, le racisme et le chacun pour soi

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL JEAN-PAUL MARI

Il pleut. Des trombes d'eau. Athènes se noie. Et la belle lumière grecque a sombré dans un gris pâteux. Je cherche la Méditerranée et ne trouve que l'hiver. Les rues, les murs, les gens, tout dégouline dans le caniveau en faisant un gros bruit de suction. Là-dessus, un vent froid qui porte la pluie en biais, histoire de mieux vous transpercer. Le regard s'accroche aux orangers, insolents de verdure, avec leurs branches chargées d'oranges très amères, ce qui leur évite de se faire dépouiller par les miséreux de la capitale. Et ils sont légion ! Des dizaines de milliers d'étrangers s'échouent ici, en vagues régulières. Ils franchissent la frontière en venant de Turquie, meurent en passant le fleuve Evros ou se noient en mer. Les plus chanceux touchent une île grecque, déboulent à Athènes, croient avoir décroché l'Europe et se retrouvent piégés dans un pays qui exsude la crise, l'amertume et un racisme exacerbé par le démon du chômage. Le jour sera maigre, préviennent les banques européennes ; l'aube sera dorée, répond l'extrême droite. Allez donc, quand vous êtes afghan, syrien, irakien, pakistanais ou sénégalais, trouver votre place au soleil dans un pays qui grelotte ! Quand ils réalisent leur erreur, il est trop tard. Le résultat ? Pour le constater, il suffit de marcher, de parcourir la ville, ses rues et ses quartiers.

«On n'est pas ici pour l'argent»

Au petit matin, les allées de l'immense parc sont désertes, sauf quelques joggeurs qui préparent le marathon, le vrai. La peinture verte des grilles s'écaille et le gazon, envahi d'herbes sauvages hautes d'un bon mètre, a des allures de terrain vague. A l'abri des



La nuit, Naoreze recherche du métal à revendre



Vente de montres à la sauvette dans les rues d'Athènes



Une famille au centre d'accueil de Médecins du Monde

regards, un jeune homme en blouson argenté tapine en arpentant son jardin carré et, dans leurs sacs de couchage, des formes émergent d'une nuit épaisse et glaciale. Des Africains.

Mbaye a 33 ans, une casquette de marlou, une écharpe rayée et des épaules de lutteur sénégalais. Il a toujours aimé le latin, moins le grec ancien. A la différence de son oncle, ou peut-être de son cousin. Allez savoir quand vous avez été élevé en bande non organisée par des grands-parents à Dakar. Le « cousin » a fait une maîtrise latin-grec, avant de devenir maître assistant en philo au Liechtenstein. Mbaye a préféré l'aventure : « *Le voyage instruit autant que les livres* », dit-il en étalant sa pochette de montres sur un coin de trottoir du quartier de Pláka à Athènes.

A 17 ans, il part, devient tapissier à Abidjan, revient à Dakar, négocie de la ferraille qu'il revend à des grossistes indiens puis cherche un « nouvel horizon ». Turkish Airlines n'est pas cher... Va pour Istanbul ! Et direction la Grèce, donc l'Europe, en traversant, à dix, un grand fleuve, sur un canot pneumatique qui coule. Trempés sur la berge, les clandestins, perdus, cherchent leur chemin. Une erreur, et ils se retrouveront chez les Turcs ! Mbaye se rappelle ses leçons de grec, déchiffre les bornes kilométriques et part dans la bonne direction, vers Athènes. Depuis, il vend des montres « Armani », énormes mais fausses. Une montre se vend 5 euros. Plus si le touriste est généreux ou benêt. Il vit avec trois autres Sénégalais dans un studio en sous-sol et marche en chaussettes blanches sur la moquette. Chez lui, il mémorise un dictionnaire franco-grec, lit le Coran et fait du sport. Et tous devisent sur la condition humaine du clandestin à Athènes :

« *Ce qui fracasse le plus ici, c'est la*



non-cohabitation, l'hostilité », dit Mbaye. « Et la police. Ils m'ont mis les menottes, comme un dealer », dit le deuxième. « Pour sortir de l'immeuble, faut regarder de chaque côté de la rue », dit le troisième. « Dix-huit mois de prison pour un sans-papiers, c'est exagéré, non ? » dit le quatrième. « Les policiers sont brutaux. Trop jeunes. Faudrait leur adjoindre un vieux, un sage. – Bon, on n'est pas ici pour l'argent, mais pour l'aventure. – Moi, je voudrais aller en France. Là-bas, ils sont gentils. – J'ai essayé de prendre l'avion trois fois pour Rome. Refoulé, à chaque fois. – On ne peut pas aller en Italie, pas revenir en Turquie. On est coincés, non ? »

Place Omónia, on dort à même le sol

Ici, pour protéger leurs familles couchées sur le pavé, les hommes marchent toute la nuit en fumant cigarette sur cigarette, l'œil en alerte sur d'éventuels voleurs ou violeurs, flics ou fascistes en mal de ratonnade. Dans les rues avoisinantes, une série d'hôtels de passe dont l'un serait tenu par la femme d'un chef d'Aube dorée. Omónia illustre ce centre-ville qui s'efface,

A Athènes, des émigrés détenus par la police, dans le cadre d'une opération d'envergure de contrôle de l'immigration illégale

On ne peut pas aller en Italie, pas revenir en Turquie. On est coincés, non ?

se paupérise. Les immigrants s'installent. Et les notables se réfugient à Kolonáki ou à Syntagma, derniers îlots bourgeois.

Naoreze l'aristocrate fait les poubelles

Dans une rue obscure, un fils d'aristocrate pousse son Caddie avec élégance en lorgnant les bennes à ordures. Naoreze récupère les canettes de métal, les tuyaux, un robinet, du fil électrique, de vieilles chaussures ou un pantalon élimé, tout ce qu'il peut trouver. Les vieux vêtements une fois lavés se revendent au marché, et le métal vaut 14 centimes d'euro le kilo. A 53 ans, Naoreze sait pourtant construire une maison, faire du pain ou rédiger un texte de loi. Son père était membre du Parlement de Kaboul, proche de la monarchie. Il est afghan, plus précisément hazara, c'est-à-dire chiite, pommettes hautes et yeux bridés, ceux que les talibans sunnites tuent comme des suppôts du diable. Chez lui, l'eau suinte du papier peint. Chez lui, c'est une cave, un vieux frigo, une télé antique, deux bouquets de fleurs en plastique et trois matelas pour Simine,

la mère, jeune et déjà fripée, et les trois gosses, 5, 7 et 9 ans, qui tuent leurs week-ends, enfermés devant des dessins animés japonais.

Au départ, il y a un changement de gouvernement à Kaboul et une famille en exil. L'Iran est proche et chiite, cela tombe bien. Pour nourrir ses sept enfants, Naoreze ouvre une boulangerie à Bam. L'Iran n'aime pas les Hazaras, chiites certes, mais étrangers. Les mollahs interdisent les métiers de bouche aux immigrants, et la boulangerie doit fermer. Naoreze devient maroquinier et coud des sacs en cuir. En décembre 2003, un terrible tremblement de terre de rase la ville et tue 35 000 personnes. Dont la femme et tous les enfants de Naoreze. Il prend une nouvelle épouse au pays, Simine, et refonde une famille. Bam n'est plus qu'un tas de gravats, tout est à reconstruire. Il devient maçon. Au pouvoir, le président Ahmadinejad menace les immigrants « *venus en chaussures et qui repartiront pieds nus* ». Et la police prévient les Afghans : « *Ici, vous devez payer même l'air que vous respirez !* » Tarif : 1 000 dollars par mois. Ne reste qu'une issue. L'aristocrate et les siens traversent à pied la montagne

enneigée, paient un passeur turc et arrivent à bout de forces en Grèce. Dans le parc Omónia, Simine désespère, les gosses toussent et Naoreze fait le guet toute une semaine. C'était il y a trois ans, et l'été était brûlant. Aujourd'hui, Athènes claque des dents et Naoreze enfonce son bonnet sur sa tête avant de vivre sa nuit avec les poubelles. Au matin, il rapporte 5, parfois 10, rarement 20 euros. La nourriture, l'école, le loyer d'une cave à 170 euros..., quand le frigo est vide, « les gosses sont nerveux, et on s'engueule avec ma femme », dit Naoreze, devant Simine, qui rit à l'afghane, la main devant sa bouche. La famille refuse la soupe populaire et décline la mielleuse charité des évangélistes protestants, qui échangent thé et bonbons contre leur propagande religieuse. Reste la cantine de l'école en semaine, la télé le dimanche et les poubelles la nuit. Partir ? Oui, bien sûr. Simine rêve des écoles suisses. Et Naoreze, des poubelles du Danemark.

La nouvelle drogue de la crise

Le quartier historique du marché. Et autrefois des petits ateliers. Tout s'est délité. Devant une grande tente, Nikos, de l'association Okana, offre une bourse en plastique, un kit pour drogués. A l'intérieur, huit seringues propres, du désinfectant, un préservatif, une cuillère et du combustible pour chauffer la drogue avant injection. « Pour l'héroïne ? – On aimerait bien... – Pardon ? » Nikos s'explique. Le sida a bondi de 50%. Et surtout la rue abandonne l'héro, trop chère. Reste la « sisa », une drogue « spéciale crise », une vraie saleté à base de détergent et de liquide de batterie, des petits cailloux blancs qui se fument, à 3 euros maximum. Huit heures de cauchemar. Extrême excitation, obsession, délire sexuel, énergie et violence... on est accro dès la première pipe. Dévastateur. Trois mois de sisa abîment plus que trois ans d'héro. Paralysies, nerfs, poumons et estomac liquéfiés, on s'autodétruit. Dans la rue, personne n'y survit.

Tarek le Syrien a froid

Tarek ne veut pas d'images de lui. Ni de trois quarts, ni de dos, ni les mains, ni les pieds. Rien. Tarek est encore



Un immigrant sénégalais



Naoreze, Simine, sa femme, et leurs trois enfants

Tarek s'effondre. "Il a dormi vingt heures d'affilée. Dans son sommeil, il criait et tremblait encore."

terrorisé. Il arrive de Bab Sbaa, quartier de Homs, en Syrie. Il a 21 ans à peine, grand, mince, pâle, une barbe d'adolescent, porte un jean et une polaire qu'il ne quitte jamais. A Homs, il étudiait l'économie quand la guerre civile a éclaté. A l'âge d'être enrôlé dans l'armée d'Assad, Tarek se dérobe. Déserteur, donc recherché. Sa vie devient une course éperdue. Celle-ci va durer deux ans, de Syrie en Jordanie, d'Egypte en Turquie. Noël 2013, on crève de froid. Le passeur a annulé deux fois le voyage à cause de la neige. Le véhicule qui les attend est... un camion frigorifique. Trente passagers prévus à 2 500 euros le voyage, plus huit nouveaux arrivants, plus six amis du passeur, pour un camion en tenant quinze au maximum. « Impossible de respirer ! » Certains s'effraient, veulent renoncer, mais le passeur montre son couteau. Le trajet se fera à l'aveugle, portes fermées, portables coupés, batteries confisquées. Débarqués près

d'une forêt, ils attendent cinq heures, immobiles et silencieux. Un froid humide transperce le Nylon des anoraks, glace les hommes, Syriens d'Idlib, Kurdes d'Alep ou d'Irak. Cinq heures de marche pour arriver face à une rivière dont le méchant courant décroche le canot pneumatique de la berge. Il faut entrer dans l'eau, le rattraper, le regonfler en grelottant. Il menace de basculer : « J'étais prêt à payer pour faire demi-tour. » De l'autre côté, une caserne militaire barre le chemin. Il faut se coucher, attendre la relève de la garde. Puis marcher dans la forêt : « Interminable. On ne savait même plus où on était. » C'était juste avant l'accident. Tout le monde s'entasse dans une nouvelle camionnette. Elle fonce. Ne s'arrête pas à un barrage. Est prise en chasse par la police. Le passeur écrase l'accélérateur, rate un virage, direction le fossé, roues en l'air, tôles défoncées, portes bloquées. Les policiers grecs sont armés : « Sortez de là ! » Cinq jours en cellule puis on lui tend un permis de séjour d'un mois avec ordre... de repartir en Turquie ! Arrivé à Athènes, où vit un vague cousin, Tarek s'effondre. « Il a dormi vingt heures d'affilée, dit le cousin. Dans son sommeil, il criait et tremblait. » Voilà, Tarek le sans-papiers est bloqué à Athènes. Et il a toujours peur et froid. Le clandestin se cache, regarde pardessus son épaule, évite de sortir et passe ses nuits à échafauder des plans foireux pour gagner l'Europe. Soudain, il déroule un tapis de prière. Pieux, cet ado en jean, l'étudiant en économie qui rêve du monde de demain ? Non. Pas vraiment. Seulement l'habitude. Il montre le ciel : « Là-bas, à Homs, sous les bombes, on n'a plus que lui. »

Athènes ne donne rien

Bon, il est 4 heures du matin. Demain, j'ai rendez-vous avec d'autres migrants. Tiens ! Ils sont peut-être déjà là, à faire la queue toute la nuit pour l'ouverture des bureaux de l'immigration, dans l'espoir d'obtenir un simulacre de papier, appelé ici « carte rose ». C'est d'ailleurs la première chose que les mauvais flics leur confisquent quand ils les contrôlent. « Vos papiers ? – Vous venez de me les prendre ! – Ah ! pas de papiers ? » Tarif : dix-huit mois de prison. Me revient la conclusion d'un ami écrivain qui a beaucoup traîné ici : « Athènes ne donne rien. » ■